

ATMOSPHERE ?... ATMOSPHERE !...

Marie-Hélène MAUDRIN, 10, rue R. Dorgelès
60510 Bresles

Un contrepoint tardif à «une maternelle pour que les enfants travaillent».

L'Educateur n° 2, 30 septembre 1975

Le climat d'une classe Freinet vient-il comme l'air du temps ? Est-ce magique, ou faut-il *«faire quelque chose de spécial»* ?

Pour moi, il est le fruit d'une recherche constante. En partant de l'activité spontanée des enfants à l'intérieur de notre lieu de vie, je désirerais, bien sûr *«réussir à ce qu'ils fassent tout par eux-mêmes»* en leur fournissant l'aide la plus payante et pourtant la plus minime afin que soit respectée l'expression de chacun.

Comme il est aberrant de se retrouver à 35, il faut constamment penser à protéger l'individu du groupe et le groupe de l'individu, maîtresse y compris et n'oublier personne.

Ce n'est pas facile. Je cherche toujours des repères qui me permettraient de contrôler l'efficacité de mon action et sa conformité à certains critères que j'estime essentiels.

Pour essayer de le montrer, je vais parler de la manière dont les enfants de la classe qui ont entre trois et quatre ans et demi évoluent en salle de jeux sur différentes musiques de disques.

Ils sont à cet âge, il me semble, sensibles aux changements de rythmes puis plus tard aux reprises de phrases musicales. A partir de ces données je sélectionne donc de courts moments de une à quatre minutes sur différentes plages de disques.

Certains reviennent d'année en année car la classe comporte volontairement «petits» et «moyens» les plus jeunes. Il reste toujours quelques enfants de l'année précédente qui réclament les morceaux restés vivaces dans leur souvenir.

Comme ils maîtrisent mieux le langage et l'espace que les nouveaux, ces enfants émettent au début la majorité des

propositions et organisent le temps et les lieux. Cette position provisoire de leader les aide à surmonter le désarroi que font naître en eux les pleurs de la rentrée.

Depuis six ans que la classe fonctionne de cette manière, se sont dégagées peu à peu plusieurs particularités.

Plusieurs danses qu'ils appellent indifféremment «les cow-boys» ou «les indiens» sont toujours réclamées les premières et presque à chaque séance. Elles entraînent des courses, des galops ou une alternance de marche et de course. L'argument est simple. «Cow-boys» et «indiens» tirent à l'arc ou au pistolet.



Tout est permis à la condition de ne faire mal à personne : pousser des cris, galoper, ruer, glisser, rouler à terre, faire le mort. Chacun doit cependant surveiller sa trajectoire et cesser de crier si quelqu'un trouve cela vraiment insupportable. Certains enfants s'extériorisent facilement, bruyamment, plus ou moins violemment selon les années, les individus, les tensions du moment, le temps et les jours, mais aucun ne doit oublier qu'il s'agit d'un jeu. Je suis là pour le rappeler et inviter celui qui ne sait plus très bien où il en est, à s'asseoir et à reprendre ses esprits.

Laisser la totalité du terrain aux exhubérants ne permettait pas aux autres en particulier plus craintifs, de s'exprimer sur un mode différent.

Il me fallait contraindre une partie du groupe au calme pour essayer que chacun y trouve son compte. Qui plus est, il ne suffit pas de dire à certains que le champ est libre pour qu'ils l'occupent.

J'en vins à séparer l'espace en deux territoires, l'un où s'exprimaient «les cow-boys», l'autre où l'on faisait autre chose.

A présent plusieurs modes d'expression se côtoient sans se nuire. Les uns s'habituent aux autres, passent d'un mode à l'autre progressivement. Je souris toujours de voir les incursions des plus timides dans le camp des exhubérants et comment certains restent près de la limite pour conserver une position de repli. Ces différences de comportement d'un espace à l'autre sont surtout criantes en début d'année. Elles s'atténuent progressivement quand chacun se sent en sécurité et s'habitue à voir l'autre différent.

Le principe de la séparation en plusieurs territoires réservés à des activités différentes a été repris pour d'autres danses moins mouvementées.

Je demande à ceux qui choisissent le même mode d'expression de se regrouper pour chercher ensemble et ne pas être dérangés par ceux qui veulent faire autre chose. L'activité gestuelle ainsi isolée prend de l'importance.

Une autre danse demeure depuis trois ans, baptisée «les clowns». C'est un passage de «pendule et figurines de Saxe» de Ketelbey. Les clowns dansent sur une musique mécanique. Brusquement, celle-ci se ralentit, est ponctuée d'un grand coup, puis repart très vite pour mourir.

Les clowns dansent, tournent sur eux-mêmes, ralentissent en général puis tombent, restent étendus et brusquement se sauvent quand la musique reprend.

Depuis l'an dernier, ces clowns se sont mis à faire des grimaces. L'idée plaît chaque année, est facile à exprimer, la musique est évocatrice, elle reste.

Une danse, reprise ces deux dernières années, n'a pas été redemandée. Elle était bâtie sur l'alternance de deux phrases musicales, mais ils réclamaient «la danse qui saute et qu'on tape dans les mains». Certains précisaient quelquefois : «Après, on met un genou par terre et on balance les bras et puis on recommence.»

C'était long à retenir, difficile à dire, peut-être pour cela est-elle retombée dans l'oubli.

Tout en reprenant à la demande les morceaux anciens, j'introduis de nouvelles musiques.

Aussi courant octobre, jusqu'au 5 novembre 1975 ai-je lancé successivement quatre nouveautés sans succès. La cinquième a tout de suite été baptisée «le café» *«parce que ça court vite»*, *«on tourne le bras en courant très vite»*. L'idée a été reprise les 5, 6, 7 puis détrônée par un jeu du Père Noël. Elle a été redemandée en force les 5, 8, 9, 10, 19, 22, 27 et 31 janvier. Le 12 février une autre idée naît sur cette même musique *«se donner en courant des coups de pieds dans le derrière et balancer les bras»*. La salle est ce jour-là séparée en son milieu par deux cordes côte à côte dans le sens de la largeur.

Quelqu'un se met à progresser de côté sur une corde très vite à tout petits pas.

L'idée fait fureur mais certains partent d'un bout et rencontrent ceux qui viennent de l'autre. Il y a des heurts. Petit à petit avec mon aide la progression finit par s'établir dans le même sens.

Le 17 février, la grande section voisine utilise «le café». Rentrant de récréation, les enfants vont voir. Deux grands trouvent l'idée *«des grands papillons blancs»*. *«L'un derrière l'autre, main dans la main, balancer les bras comme des ailes. On change parce qu'il faut être premier chacun son tour.»* L'idée des grands est reprise le 19 février, puis les idées précédentes reprennent le dessus. Après avoir connu une grande vogue, cette danse passe ensuite à l'arrière-plan, mais l'idée de la progression sur une corde reparaît sur une marche des Gilles de Binche et s'organise ; elle reparaît également sur une marche allemande. Plusieurs danses ont évolué de cette manière. Une musique et un type de gestes provoquent l'enthousiasme sans qu'il y ait de thème précis ; puis, les idées se différencient et la modification des idées entraîne la modification de l'espace qui ne correspond plus aux besoins. La salle est partagée en plusieurs aires. Il peut y avoir passage d'une aire à l'autre ou évolution sur les limites.

L'an dernier, sur cette marche allemande par exemple, alors que la salle venait d'être séparée en deux aires dans le sens de la largeur, plusieurs se regroupèrent «en train» sur une proposition d'Anne. Tout à coup elle décida de *«tourner tout autour»* et enjamba la corde qui la séparait de l'autre groupe. J'arrêtai alors son groupe. La place de la corde n'allait pas, je proposai de la mettre autrement.



Anne et son groupe montrèrent ce qu'ils voulaient faire. Où y avait-il de la place pour les autres ? Une fois regroupés au milieu, il fallait délimiter l'espace de chacun.

Un groupe d'enfants réussit à encercler les danseurs, qui, d'ailleurs n'eurent guère de place.

Il me semble qu'en participant aux modifications de l'organisation de l'espace en fonction de leurs besoins, ils ont vécu quelque chose d'essentiel...

Quel est mon rôle ?

Je recherche les disques avec plus ou moins de bonheur et dans la limite des moyens dont je dispose.

Je note les trouvailles, les noms de ceux qui ont découvert de nouvelles idées ou se sont exprimés.

J'écris et lis devant tous les indications qui m'ont été données. Mon carnet sert de mémoire au groupe. S'il y a tour de rôle, ils apprennent à être certains que leur tour viendra. C'est écrit.

Je veille à ce que chacun se retrouve à un moment ou à un autre leader proposant soit de la reprise d'une idée, soit d'une idée nouvelle. C'est une règle impérative.

Mes notes me permettent de voir qui s'est exprimé, comment, qui ne l'a pas encore fait. Ces derniers deviennent alors prioritaires.

Seulement, je n'ai pas encore trouvé une manière tout à fait efficace de noter. Il y a des manques, des jours où je n'ai pas le temps de noter sur le champ, des jours où je décroche.

A propos de chaque morceau, je donne les termes précis concernant les gestes et l'espace. J'aide au besoin à préciser le titre en vue des demandes ultérieures. Les discussions suivantes, si les données ont été claires deviennent de plus en plus courtes et précises et l'espace est de mieux en mieux investi.

Il m'arrive de danser avec les enfants. Je reprends alors les gestes de chacun. Ils s'aperçoivent vite qu'ils sont tour à tour les maîtres de mes gestes. A moi, là encore de n'oublier personne.

J'essaie de repérer les idées-force et de leur donner un lieu où s'exprimer sans les imposer à tous systématiquement. Je ne veux pas cependant rater l'occasion d'utiliser celles qui peuvent faire l'unanimité.

Les règles du partage de l'espace que je me suis données doivent théoriquement me permettre de ne pas faire de l'unanimité forcée, mais ce n'est pas toujours exact.

Début janvier un groupe avait trouvé l'idée de «passer sous les ponts» et beaucoup s'y rallièrent. Quelques jours plus tard, comme ils redemandaient la musique, je rappelai l'idée.

Personne ne pensa à partager l'espace, mais, après un moment plusieurs refusèrent de participer ou le firent sans conviction.

Normalement, j'aurais dû arrêter le disque, proposer ce partage et attendre que cette idée et d'autres prennent corps à nouveau.

J'ai seulement grondé les récalcitrants, irritée de voir grincer la machine. (J'avais failli participer à un stage annulé par le ministre, ça devait passer mal en profondeur, je cherchais à reprendre du pouvoir...)

Pierre-Marie, pourtant, m'avait bien fait saisir l'an dernier, l'importance du choix. Il était tout timide, ne savait pas se débrouiller seul, en particulier aux W.-C. etc., s'oubliait quelquefois en début d'année dans la culotte à son grand désespoir.

Une première victoire le rendit maître de son envie et de sa fermeture éclair et voilà qu'au cours d'une danse où la décision était prise de se donner la main d'un côté et pas de l'autre, tous les enfants se regroupèrent spontanément en farandole d'un côté. Il resta seul de l'autre à occuper la moitié de la salle.

«Je danse tout seul, hein maîtresse, tout seul !» répétait-il réjoui, en se déplaçant enfin, paumes ouvertes, amplement, dans l'espace. Son «tout seul» répondait à quelque chose de bien plus profond qu'une recherche de gestes. Il existait, de par sa propre volonté différemment des autres et pourtant valablement, les faits le lui prouvaient.

C'était important pour lui, et pour moi.

Je voudrais préciser aussi que les limites sont faites pour être à la fois respectées et franchies. Qu'il ne s'agit pas de les enfermer dans des gestes trop imposés ni dans un espace.

Le plus souvent les indications données laissent plusieurs possibilités à l'intérieur d'un même choix (danser seul, par deux comme on veut, se donner la main, faire la ronde). Quelquefois l'accent est mis sur une partie du corps le reste suivant l'inspiration du moment. Chacun doit pouvoir choisir entre différentes possibilités plus ou moins organisées mais toujours compatibles. Ce n'est pas toujours le cas au départ.

Patricia avait eu l'idée, par exemple, après avoir regardé les grands, de danser, garçons d'un côté, filles de l'autre. C'était d'accord. Malheur ! Karine et Valérie étaient des garçons et n'en démordaient pas malgré l'insistance de certains. Il n'y avait plus qu'à trouver une autre solution ce jour-là. Patricia fit bien quelques réflexions mais accepta. Tous ne font pas de même. Pierre voulait l'an dernier mener toutes les danses et toujours être le premier.

Il a fallu que nous apprenions tous à résister à ses cris, ses coups, ses colères et sa séduction.

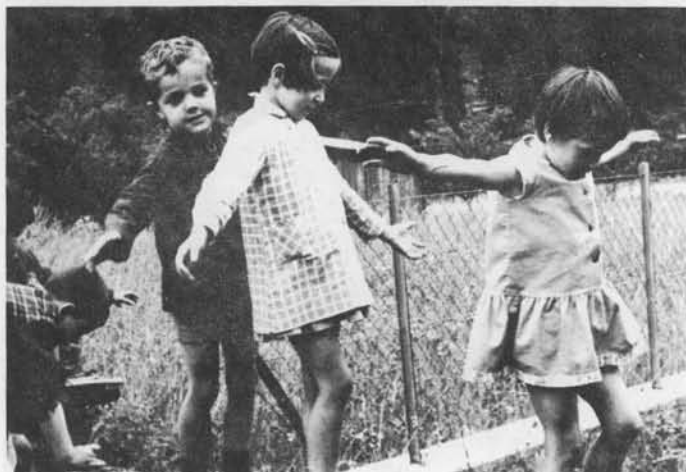
Sans cette règle de n'oublier personne, je n'y résistais pas et il était perdu. Plutôt qu'un tour de rôle mécanique il s'agit d'ailleurs de déceler qui a le plus besoin d'être consolidé par un rôle provisoire de leader. Le tour de Pierre est revenu plus souvent que pour certains. Il fallait qu'il accepte progressivement une frustration ; ce ne pouvait être qu'une satisfaction différée pas trop lointaine afin qu'elle reste supportable. Pierre, à lui tout seul, pouvait faire tourner l'atmosphère à l'explosion !

Heureusement pour nous les portes donnent partout directement sur la cour. Quand les limites allaient être dépassées et que par ses hurlements continuels, Pierre nous empêchait de vivre, je le prenais sous mon bras et le laissais se calmer dans la cour. Aussitôt calmé, j'ouvrais la porte, et il rentrait s'il était décidé. Bientôt, il y eut toujours quelqu'un pour guetter son retour au calme et lui ouvrir. Il reprenait sa place sans commentaire. Les colères furent acceptées, certains d'eux-mêmes, lui cédèrent un peu, mais il ne fallait pas qu'il exagère.

Le compromis entre les désirs de chacun n'est pas toujours facile à trouver. Il doit ménager une part de plaisir la plus large possible et la plus équitable. Il est plus facile d'être recours que barrière. Lorsque Pierre se heurtait à moi, sa souffrance m'a plusieurs fois tordu les tripes mais son désir, de tout mener, de tout faire, tout posséder ne pouvait que le détruire et nous détruire.

Ces moments difficiles à assumer ont leur contrepartie : voir une idée prendre forme avec la participation de tous, les voir vivre de tout leur corps, comprendre et s'étonner de la manière dont ils évoluent.

Ces pratiques me paraissent être en accord avec les idées de la pédagogie Freinet.



En conclusion, pour savoir si certaines de ces données se retrouvent ailleurs, pour enrichir et remettre en question cette démarche, échangerai pratiques pédagogiques sur occupation d'une salle de jeux par enfants de trois à quatre ans et demi et même au-delà.